

Ne vous semble-t-il pas que ma vocation d'écrivain, conquise au prix de tant d'efforts, va s'élever singulièrement haut ?

Je me rappelle toujours cette parole de Byron dont les syllabes me semblent des apophthegmes et qui tiendra éternellement dans mon âme : " Les mots sont des choses ; et une petite goutte d'encre tombant, comme une rosée, sur une pensée, la féconde et produit ce qui fait penser ensuite des milliers, peut-être des millions d'hommes ! "

Quelle gloire, songez-y donc, celle d'écrivain ! Ma foi, oui, c'est la gloire des conquérants d'empire, immense, fulgurante, radieuse somme un soleil !

Gagné à mes raisons, bon papa m'accorde six mois pour produire mon premier livre, j'allais dire mon premier enfant : un in-12 de 250 pages au bas mot. Ce sera, d'après le marché, un recueil de contes ; petits récits, histoires, mesure de l'enfancement, au journal de la ville, avant de les lancer sur la scène folle de Paris et du monde.

— Si ton premier ouvrage à des éditions, libre à toi, mon cher, de suivre tes instincts d'écrivain. Si non, tu seras libraire. Livres tu vendras, mais onques ne feras.

— Accepté, papa ! Mon premier conte me coûta gros : quinze jours et cinq nuits ! Je l'intitulai : *Vocation de Jean de Guibray*. Cet essai, c'était mon âme transcrit sur le papier. *Jean de Guibray*, c'était votre serviteur des dieux à la tête. A lire ces trente pages, on m'apprenait par cœur. Tout écrivain fait cela, n'est-ce ? Il se peint dans ses livres et, sous son portrait, tout le monde reconnaît le sien ; car tout le monde a les mêmes émotions, les mêmes besoins, les mêmes douleurs, la même soif inassouvie d'idéal et d'infini. Il est des histoires qui paraissent des contes et qui ne sont que des autobiographies ; elles se lisent sans fatigue, avec une inexprimable jouissance, parce que la sincérité y va jusqu'à la candeur, jusqu'à la naïveté. Est-on meilleur historien que quand on se raconte soi-même ?

Mes trente pages revues, corrigées, brossées, je les montrai à bon papa qui les dévora d'un trait. Je compris à l'expression réjouie de sa figure qu'il se sentait de l'orgueil au cœur d'avoir donné le jour à un génie en herbe, peut-être à un académicien futur.

— Cela me paraît bien, fit-il. Va présenter ton manuscrit à M. Aubé, avant de le remettre au journal !

De toutes mes ailes, je volai chez M. Aubé.

Le brave homme lut mes trente pages sans froncer les sourcils, en vandale de mauvais langage, comme s'il s'était été dans sa chaire de professeur.

— Ce n'est pas trop mal, me dit-il, quoiqu'un peu diffus. Apprenez donc à renfermer vos pensées dans le moins de mots possible. La netteté n'est-elle pas le vernis des maîtres ? Ramassez-vous ; ayez toute

votre vie, la sainte haine du style lâche. Passez le océan houleux qui s'appelle l'opinion publique, et dont les lames capricieuses brisent tant de gloires en voie d'écluse.

Je suivis le conseil et me mis à nettoyer, à vanner ma prose. Quand elle me parut à point, je retournai chez M. Aubé.

— Moins d'encombrement, de superflu, de verbiage. C'est mieux ; mais ce n'est pas encore l'idéal. Trop d'épithètes, trop d'antithèses aussi. Beaucoup de surcharges, de dédoublements de pensées. A force d'être long, ça tombe par-ci par-là dans le galimatias.

Le style, mon cher ami, c'est autre chose que des mots. C'est du relief, de la force, de l'expression, de l'énergie, du naturel. Ayez toutes ces richesses, vous serez un écrivain. Sarclez votre conte ; condensez-le en une relation vivante, vous deviendrez académicien.

Avec quelle impatience fiévreuse j'attendis le tirage de notre feuille locale, je vous le laisse à deviner. La nuit, mon conte me quittait le sommeil ; et, le jour, toute ma pensée s'absorbait en lui. Je prévoyais cependant le verdict des gens intelligents et lettrés : " Ce sera celui de M. Aubé ! " et cet espoir calmait mon inquiétude.

Le samedi soir, à six heures, heure de ma naissance littéraire, on m'envoya gracieusement de la rédaction dix exemplaires du *Réveil*, avec des compliments si flatteurs et si joliment tournés, que bon papa m'embrassa sur les deux joues, les yeux pleins de larmes, et que je me pris, moi, tout bonnement, pour Alexandre Dumas, en chair et en os.

Vraiment, mon conte faisait bel effet au bas de la première page :

*Vocation de Jean de Guibray*  
conte

PAR UN JEUNE HOMME DE L'ARRONDISSEMENT

Cela tout de suite appelaît le regard, fixait l'attention, invitait à la lecture.

— Voilà ma fortune faite, mon avenir assuré, le Pérou conquis ! Me voilà sur les grands chemins de la gloire, au seuil de l'Académie française, presque sous la coupole des immortels ! chantais-je sur tous les tons à mon père, à ma mère, à mes frères, à ma sœur Marie, à tous ceux que je rencontrais.

Non, après sa première victoire, après son Marengo, Bonaparte n'éprouva pas plus de joie ni d'émotion que moi après mon premier conte, après mon *Jean de Guibray*.

Le lendemain dimanche, la vente du journal sur les places et à l'angle des rues jetait ma prose à droite, à gauche, à tous les vents, dans les salons, les chambres, chez le paysan, chez le châtelain, chez le curé, partout, partout. Je voyais mon *Jean de Guibray* entre les mains des dames et des demoiselles ; dévoré des beaux yeux noirs de Berthe Grandchamp, la fille du notaire ; lu, relu, appris, porté aux nues par ma tante Louise,

ALPHONSE DAUDET.—STATUE DE M. FALGUIÈRE, POUR LE MONUMENT DE NIMES

Académicien, moi ! Je ne m'en remettais pas. L'augure me tombait dans les oreilles comme un coup de tonnerre au fond des vallées alpestres.

Académicien ! et cela pronostiqué par M. Aubé ! Je me mis vite à élaguer, à émonder, à ramasser ma prose. Les écrivains sont extrêmes comme les femmes : je coupai, taillai, arrachai sans pitié ni miséricorde.

Après quoi, je courus au *Réveil*, mon petit chef-d'œuvre à la main. Le directeur, grand ami de mon père et mis par lui au courant de ma démangeaison des lettres, accepta mon manuscrit avec une bienveillance marquée et me promit de le publier en deux fois, à la première page de son journal.

Il fut convenu qu'on ne ferait connaître le nom de l'auteur qu'après avoir écouté le flux et le reflux de cet

la plus instruite et la plus aimante et la plus riche de toutes mes tantes.

Quelle fête dans mon cœur !

Le soir de ce dimanche qui me révéla à moi-même, mon père donnait un grand dîner en l'honneur du procureur impérial, un ami de vieille date, dont les longs services venaient de recevoir leur récompense dans un brillant avancement.

HENRI DE MELVAL.

(La fin au prochain numéro)

